

ROBERT LEVESQUE

## Journal inédit

CARNET XXIII <sup>1</sup>

(5 septembre 1937 — 16 février 1938)

*Commencé à Florence  
le 5 septembre 1937.*

Ruffino nous racontait qu'à Sorrente Gorki s'était pris d'amitié pour un jeune ouvrier qui travaillait dans les carrières et que, sans cesse, il demandait où le trouver pour aller passer des heures à le regarder.

Je lisais Pascal à Sorrente et me trouvais gêné par l'esbrouffe de ses raisonnements. Il n'est pas digne d'être un homme, celui qui n'est pas angoissé par l'éternité, etc. Pascal met la charrue avant les bœufs ; il veut absolument que l'homme s'ennuie sur la terre, alors il a beau jeu à bâtir son système. Précisément Gide est choqué de l'incompréhension du jeu chez Pascal ; il ignore ce qui est gratuit, au point même que son plus grand argument, le pari, est d'un intérêt sordide...

Pascal est angoissé, abîmé, il veut vous convaincre de l'être et vous entraîner avec lui.

Gide lut presque d'un trait un roman policier anglais d'Agatha Christie, qu'à mon tour je lus. Je commence à comprendre l'intérêt qu'il y porte...

Courrier souvent intéressant. Lettres de jeunes. Un vieil instituteur, qui envoyait un poème sur Jeanne d'Arc, disait à Gide : « Je vous admire pour votre indépendance et vous loue d'avoir écrit : "À nous tous les plaisirs". Cette phrase merveilleuse nous servait de cri de guerre... »

---

1. Les cahiers I à XXII ont été publiés dans les n<sup>os</sup> 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 100 du BAAG.

« La vie que nous menons ici, disait Gide, quelque charmante qu'elle soit, est d'un inconvénient capital pour un romancier, car nous ne nous intéressons qu'à une seule sorte d'êtres (la jeunesse). Pour toi, est-ce un tel inconvénient ? Non pas que tu ne sois capable d'écrire un jour un bon roman..., mais je te crois plutôt doué pour la critique ; ne vois rien là de péjoratif, car c'est le genre que j'admire le plus. Tu devrais lire Browning ; il a été pour moi une révélation, et je crois que pour toi aussi il serait un renouvellement. »

« Je voudrais bien encore écrire quelque chose, disait Gide, mais qui s'ajoutât vraiment à mon œuvre, la prolongeant, y portant du nouveau. Car autrement, à quoi bon ? Je ne pourrais faire, fût-ce un chef-d'œuvre, qui n'aurait aucun prix. On ne voit pas le vieux Tolstoï écrivant les Odes de Keats. »

Ainsi donc tous mes vœux se sont réalisés... Après la Russie, je suis retourné vivre en Italie où j'ai bu à pleins bords. Je ne pouvais rêver séjour plus harmonieux, car tout a concouru à me distraire, à me nourrir. J'emporte au fond de mon regard des visions, des merveilles ; de tout mon corps j'ai aspiré cet été. Comme je marchais libre, curieux, souple, et je savais me reposer près des fontaines... J'ai véritablement deux patries et dans l'une, pour moi, tout est miracle.

Maintenant je rebrousse chemin vers l'hiver. D'une vie recluse, je n'ai pas peur, au contraire, je pourrai travailler. Mais je crains une vie médiocre. C'est avec terreur que j'imagine un collège crasseux, humide, où peu à peu ma joie s'effriterait.

Mais, toujours prêt à bondir, je me sens encore quelques tours en mon sac dont je serai peut-être le premier surpris.

Quitté Florence le 6 septembre. Soirée à Turin.

Le 7, journée à Dijon ; le soir, à Paris.

*Paris, le 12 septembre.*

J'étais à peine à Florence, entré dans un hôtel du bord de l'Arno, que Fréchet, arrivant de Paris, s'amène. Je renonce aussitôt à la sieste que j'avais décidée et l'accompagne dans quelques pensions chercher une chambre, car mon hôtel est complet. J'habitais assez près de Santa Croce, à la hauteur de San Miniato<sup>1</sup>. Par le quai, jusqu'au centre, malgré la beauté de la rive, le trajet me paraissait assez long, et bientôt je préférerais passer par les rues intérieures, moins belles, mais peuplées. La joie de

---

1. Pension Lucchesi (devenue plus tard un grand hôtel). [Cette précision en surcharge, au crayon.]

de Fréchet à goûter l'Italie de nouveau, à parler l'italien, était immense. Il a un « complexe » pour ce pays autrement fort que le mien — et plus fou à coup sûr. Je remarquai près de lui à quel point l'amour donne une hypertrophie de la mémoire et des sens. Tout ce qui est italien pour lui — et le pire — est sacré. C'est même, je crois, le pire qui lui plaît le plus. La crapule l'attire ; les gens qui pourront lui jouer les plus mauvais tours... Il a besoin de souffrir. Que tout cela est étrange, mais qui n'empêche point un réel dévouement à toute œuvre d'art et une dévotion très touchante.

Une voiture nous conduisit voir le Cénacle d'Andrea del Castagno que Gide nous avait fort recommandé. Cette Cène, parfaitement conservée, me paraît bien plus belle que celle de Vinci (Berenson ne l'aime pas). Je la trouve violente, rude, mais point théâtrale. Nul souci de plaire ni d'embellir les visages. Ils sont aussi poignants que ceux de Donatello, et je trouve les jeux de mains sur la table, dans leur diversité, par leur volume, d'une grande beauté. La couleur est sobre. Nul vide dans la fresque ; le fond est fait de panneaux imitant le marbre ; tout cela est sévère et solide. Très peu de visiteurs viennent à ce Cénacle (Générale Apollonie).

De là, nous allons à la Santa Annunziata (place admirable, au fond on aperçoit le Dôme), pour voir, à l'intérieur, un tableau de Castagno ; cela est bien violent : Dieu le Père qui vole dans les cieux a une tête de bourreau, et du nuage où il plane il paraît écraser son Fils crucifié et sanglant. Tout est rouge. On ne peut rien voir de plus barbare. Dans le cloître, nous trouvons par hasard la *Madone au sac*. Cette église est si baroquement dorée et surchargée qu'elle en paraît romaine.

Le besoin d'une glace bientôt se fait sentir, puis jusqu'au dîner nous nous séparons. Je prends un bain chez moi, qui me rend la jeunesse. Puis je vais, enchanté, soulevé, retrouver Fréchet. Ma joie d'être à Florence est infinie. Quand j'y étais voici neuf ans, tous les visages rencontrés me plaisaient ; j'étais au désespoir devant la beauté. Elle m'effarouchait. Maintenant je regarde en face et vais droit devant moi. Tout cela est affaire de santé et de force, et montre aussi que nos souffrances souvent sont illusions. Lorsque, si fatigué, voici deux ans, revenant d'Autriche je traversai Milan, j'allai comme un chien malade. J'osais à peine lever les yeux ; tout me faisait frémir. Un an plus tôt, aussi, voyageant avec Gide en été, je ne sais plus si je souffrais..., mais je manquais d'élan. Ce dernier voyage accompli en pleine force, j'en aurai profité terriblement et il me laisse plein de souvenirs.

Le dîner que nous fîmes dans une taverne à la Toscane où nous étions passés, où l'on faisait la cuisine sous nos yeux, fut admirable. Nous nous

grisons de ces mets simples et parfumés, arrosés de Chianti. Je crois que je ne marchais plus très droit en sortant. Un peu las l'un et l'autre, nous finissons la soirée sur la place de la Seigneurie, puis sous la Loggia ; je parle avec beaucoup de facilité de Sorrente, et puis chacun essaie d'exprimer son amour pour l'Italie. (F. profite assez bien de la vie, mais ce n'est pas un vainqueur. Il est ému, encore, comme je pouvais l'être à dix-huit ans ; rien l'abat ; une beauté entrevue l'empêche de dormir toute une nuit, etc.) Je ne me lasse pas, sur la place, de regarder dans la nuit le haut beffroi du Palais..., mais F. m'assure que celui de Sienne est encore bien plus hardi. Dans l'ombre, les hautes statues blanches resplendent, puis il y a les athlètes de bronze qui ornent la fontaine et dont les muscles font frissonner mon compagnon. Ce qui m'enchantait davantage, c'est l'enfant tenant un oiseau qui orne une vasque dans la cour du Palais ; je sus qu'il est de Verrocchio.

*14 septembre.*

Notre matinée suivante se passe à l'exposition Giotto (dans les Uffizi).

Le public, assez peu nombreux, est d'une qualité bien supérieure à celui qui infeste cette saison tous les musées. Je suis heureux de revoir *La Mort de la Vierge*, ce petit tableau de Berlin, et la grande *Vierge des Offices*. Pas de Giotto proprement dit — et pour cause — mais beaucoup d'œuvres de sa boutique (*bottega*).

Nous nous sommes mis dans la tête d'acheter des boutons de manchettes et nous courons les orfèvres, autant de la via Calzaioli que du Ponte Vecchio : c'est un délassement qui permet de s'imprégner doucement de la ville. Puis, après un repos, quand la chaleur diminue, nous allons à Saint-Marc ; mon émotion et ma joie y sont vives. Je me souviens qu'en 1928 je n'avais pas (ou qu'assez peu) été touché par l'Angelico. J'en concluais que je manquais de sens chrétien. Après neuf ans, il est bien probable que mon sens religieux se soit davantage émoussé, mais en revanche j'ai acquis un peu le sens de la peinture. Grande Crucifixion, beauté de saint François agenouillé, recueillement et détresse des saints, douleur assourdie. Componction. Dans cette sorte de silence la douleur éclate. Belles prédelles (genre du Louvre), d'une joie dans la couleur qui me ravit. Délicieux paradis.

Dans les cellules, beauté des moines, ceux qui baisent le pied de la Croix, celui si candide qui lit dans un livre et qui est envahi par sa pure lecture... Admirable, le *Matin de Pâques* ; la Madeleine agenouillée dans le paysage triomphal. *Couronnement de la Vierge*, éblouissant de blancheur, ruisselant d'extase. *Présentation*, nul mouvement, une immense piété dans les attitudes et les visages. L'*Annonciation*, où la Vier-

ge est une jeune fille à la fois surprise et résignée... (Le petit moine qui lit au bas d'une fresque, c'est pendant qu'on frappe Jésus...)

On nous conduit ensuite à Santa Croce où, dans les chapelles absidiales, nous avons la joie de voir la *Vie de saint François* par Giotto. Quoique ces fresques aient souffert (elles ont été recouvertes, etc.), la main du maître s'y retrouve. Je les crois plus belles (plus authentiques) que celles d'Assise. Ce fut un merveilleux complément de l'exposition giottesque. À défaut de la chapelle des Pazzi, dont le garde est absent, nous voyons le cloître de Bramante.

Après le dîner dans la nuit (pendant le repas on vint jouer de la mandoline et de la guitare, déjà j'étais habitué au Chianti), nous allons aux Cascine.

Le lendemain, qui était un dimanche, nous quittons de bon matin Florence pour Arezzo. C'est une ville de province qui, aux abords de la gare, paraît un peu ennuyeuse ; mais, en montant vers la vieille ville, les rues se resserrent et quelques monuments paraissent. Nous ne venons ici que pour voir les Piero, et nous les vîmes bien. Ils sont placés derrière le maître-autel de San Francesco, dans un chœur des mieux éclairés. Comme on disait la messe, nous étions bien gênés de nous trouver dans le chœur parmi les fidèles (têtes étonnantes de paysans) et les chantes. Aussi nous sortions, puis revenions la messe finie et partions encore à la messe suivante. De cette manière, nous fîmes trois visites à ces fresques monumentales, les plus belles que j'aie vues, et chaque fois ce fut une vision plus complète.

Faut-il parler de la férocité des guerriers, des chevaux, de la beauté des écussons et des panaches et des oriflammes volant dans le ciel ? J'ai rapporté quelques photos qui me rappelleront la majesté des hommes et le charme des femmes, malgré leur solidité. Ce sont des êtres plus beaux que nature que peint Piero ; il se meut dans un monde sublime. Tout est rêvé et cependant transposé. Ses volumes, ses valeurs, tout cela prend le relief de la sculpture et cependant la couleur est d'un charme ravissant.

Nous prenons tantôt le train pour Orvieto. Aux approches de la ville, nous plongeons dans le paysage étrusque ; les collines crayeuses sont pelées, tout devient austère et comme préhistorique. La ville apparaît toute longue sur son rocher et parsemée de verdure. Un funiculaire nous conduit à l'entrée et, de là, nous avançons vers le centre au milieu des placettes fleuries. Je ne dirai pas que la façade du dôme, chargée de mosaïques, de dorures, de rosaces, me plaise fort, mais le sobre côté de l'église, tout zébré, blanc et noir encore, mais qui avec l'usage s'estompe en gris, me transporte. Une place le borde, où l'herbe pousse. Des maisons basses à toits d'ardoise s'y suivent, puis, au fond, une terrasse ouvre

sur la campagne. Tout ce paysage est breton, on y retrouve les pierres grises, l'herbe rare, l'aspect granitique d'un Locronan ou des calvaires de là-bas. On se croirait en France, mais là où notre pays est le plus suave, et ce que j'aime c'est que cette place rustique est fréquentée. Les gens du pays, la jeunesse aiment venir s'asseoir sur les marches du Dôme, où il fait frais, où il y a de l'ombre.

Nous ne tardons pas à courir voir les Signorelli. Grande émotion, grande chose (mais, naturellement, Piero c'est bien plus fort) ; comme il est un peu tard, la vision n'est point parfaite. Nous en prenons notre parti et regardons de tous nos yeux (la lumière du matin heureusement nous réservera des surprises). Sans doute y a-t-il là un peu de virtuosité, ou du moins la joie de connaître l'anatomie se révèle-t-elle avec indiscrétion ; on pourra dire aussi que la composition laisse parfois à désirer ; mais quelle ivresse du corps humain, du corps mâle surtout. La sensualité rude et pleine éclate dans ces muscles, ces attitudes cambrées, rebondies, et ces couleurs chaudes de chair. Même ceux qui sont habillés sont encore nus, tant les mollets et les fesses, les muscles dorsaux se tendent — les costumes d'ailleurs sont collants, les pantalons tout rayés, chaque jambe différente (je verrai à Sienne, un dimanche, des hérauts et des musiciens vêtus de même). Je revois ces soldats foudroyés qui tombent pêle-mêle à la renverse, dans leurs habits de carnaval ; c'est à la fois les Arlequins de Picasso et le Paysan couché de Breughel...

Nous nous logeons dans un petit hôtel, et pendant que F. prend un bain je vais flâner par la ville ; beaucoup de monde ; il y a concert sur la place ; cette ville comporte une garnison de jeunes militaires ; on en rencontre de grandes bandes. Ils n'ont point l'air de trouver la vie bien gaie, les pauvres, malgré leur souriante jeunesse ; on voit qu'ils ne connaissent personne dans le pays.

Dînons dans une auberge qui possède un beau jardin. On nous sert des pêches du jardin qui sont merveilleuses et de ce vin fameux d'Orvieto.

*16 septembre.*

Le lendemain matin — Fréchet me laissa — fut ravissant de chaleur et d'éclat. À l'intérieur du Dôme, les Signorelli, éclairés, palpitaient. Que d'aise j'avais à jouir de cette petite ville où tout était lumière et langueur. De l'Opera del Duomo, je retiens surtout une Vierge de Martini (qui ne vaut pas celle de Leningrad), et quelques esquisses de Signorelli. Puis, descendant au bas de la ville, j'allai voir, hors des murs, les tombes étrusques.

... Enfin il faut partir. Que cette apparition dans Orvieto fut belle ! Tout ne fut là qu'enchantement ; peu d'étrangers ; tout, ici, de la provin-

ce et du passé italiens reste intact. Je garderai un souvenir ébloui de cette ville douce que Jouhandeau appelait un nid d'aigle, qu'il me décrivait à son retour, jadis, comme un lieu de haute montagne..., et je l'écoutais bouche bée (mais, horreur, je n'ai pas vu le bas-relief de Pisano dont Mme St[ernheim] m'a fait voir l'autre jour une admirable photo).

Avant de regagner Florence, je m'arrête à Chiusi. C'est le jour du marché ; le quartier de la gare est plein de bêtes, de marchands, d'éventaires. Là une joie insouciant, mais active, règne. Sans doute il fait chaud, mais le soleil me grise. Je bois par tous les pores et les yeux le spectacle. Je suis suspendu, inconnu ; il me plaît infiniment de voguer entre deux trains, entre deux villes, dans une parenthèse. Il faut monter par une route de plusieurs kilomètres avant de gagner la ville ; je le fis joyeusement et bientôt, plein d'appétit, déjeunai. Puis j'allai au musée, but de mon escapade... Mais je n'ai rien dit du paysage, austère, si particulier. Des arbres rares poussent sur des collines rondes et pelées ; on voit le sol paraître, blanc et d'aspect crayeux, entre les arbres. Tout ce cadre — à l'horizon vaste — est encore plus saisissant que celui d'Orvieto, plus étrusque sans doute, car il est difficile de voir plus ancien paysage, à la fois comme usé et comme épuisé.

La gardienne du musée envoie un petit garçon chercher la clef à l'autre bout de la ville, il revient en courant. Ce Musée étrusque, l'enfant m'y accompagnera avec sa mère. Il prenait quelque plaisir à regarder les vases, les tombeaux. Ce musée où je trouvai l'émotion de cet enfant insaisissable me donna aussi d'autres joies ; quelques pièces sont belles. Mais les fameux tombeaux ornés de fresques qui sont dans la campagne, la somme que l'on demande pour y aller en auto me parut trop élevée ; ou plus exactement il me parut que, seul, je ne devais pas en faire la dépense ; je n'aime pas profiter sans ami d'une belle chose, surtout si elle est coûteuse. Mon désir de voir ces tombes est toujours vif et, plein d'illusion, je me vois déjà les visiter plus tard en compagnie charmante...

Combien j'étais ému à Chiusi, dans le musée, en parcourant les souvenirs étrusques. C'est vraiment d'une poursuite véhémence que ceux qui sont pris d'amour pour ce peuple s'animent. Le mystère demeure, et cependant tous ces objets nous parlent et disent une vie différente à jamais disparue.

*18 septembre.*

J'ai hâte d'aller aux Offices. Ce musée m'avait certes frappé en 28, mais dans mon journal d'alors, épouvanté par la tâche, je renonçai à en parler. À présent, il faut bien que j'en dise quelques mots ; mêlant les impressions des deux visites que j'y fis.

*Pietro Lorenzetti* : la Sainte Humilité, triptyque ; petits casiers ; jolis

fonds verts, couleurs vives.

*Martini* : Annonciation. La Vierge a peur ; elle se recule. Bel Ange.

*Baldovinetti* : le joyeux ange soulevé, aux bras croisés, qui regarde en face la Vierge qui s'est levée.

*Uccello* : la joie de peindre et de trouver des difficultés. Chaque chose à sa place (géométriquement). Relief du cheval blanc.

*Botticelli* : Judith et sa servante qui porte sur la tête Holopherne, le mouvement, la marche, l'une qui avance, l'autre qui se retourne. Beauté des robes. Je ne décrirai pas les Botticelli que je garde dans la mémoire (le musée en est riche), mais, me semble-t-il, c'est ce peintre qui m'a le plus frappé. On n'en a jamais fini avec lui.

*Signorelli* : Vierge à l'Enfant. Au fond, garçons nus et jouant de la flûte. Cf. Michel-Ange. Petite Adoration, où un mage à genoux, presque déculotté, porte un caleçon béant (complexe des fesses chez Signorelli).

Difficile de voir Pérugin ou Lippi après Botticelli..., et cependant il ne faut pas leur nier tout charme (surtout en Ombrie).

L'Enfant de Pérugin que m'avait donné F. : visage mélancolique, veste marron, boucles châtain, petit bonnet couleur de martin-pêcheur. Je revois aussi un portrait d'homme. Parfois Pérugin fut grand portraitiste.

*Michel-Ange* : les garçons qui sortent du bain, appuyés sur la margelle. J'en revois un qui arrache des épaules de son voisin une étoffe.

*Raphaël* : Duc d'Urbin, col de vison, veste et toque rouges avec bordure en damier rouge et blanc. Le petit saint Jean à la fourrure, modelé dans l'or.

*Tura* : Saint Dominique et saint Sébastien.

*Costa* : buste de saint Sébastien, longs cheveux, visage régulier. Poitrine tendre d'enfant, d'un blanc un peu ocré et rosé. Visage assez brun, cheveux châtain.

Portraits : David, Ingres, Delacroix, Corot.

*Titien* : Flora. La Vénus couchée.

*Giorgione* : le Chevalier de Malte.

*Mantegna* : triptyque : au milieu, Adoration, puis Ascension et Circouconcion.

*Carpaccio* : sujet biblique.

*Cavazolla Pablo Morando* : un Guerrier avec son écuyer, deface avec toutes ses armes. Visage plein, raie au milieu du front et, de profil, le jeune écuyer.

*Bellini* : Purgatoire ; sorte de piscine...

Des *Moroni* : vieillards.

Quelques *Memling*.

*Weyden* : Christ porté au sépulcre.

*Hugo van der Goes* : Adoration des bergers. Réalisme : les anges chargés de chapes sont laids ; les bergers à l'air de rustres sourient, attendris, leur bonnet à la main. L'effet est de plus beaux. Rien qui cherche à plaire. Sorte de gaucherie, nul brio. Beauté des animaux dans l'ombre ; l'œil brillant du bœuf qui regarde. Une intense piété, émerveillée. Personne n'est debout, ils sont à genoux, ou accroupis.

Deux grands *Rubens* : Henri IV à Ivry. Des gris étonnants dans l'un ; l'autre (*Triomphe*) est plus coloré.

*Liotard* : Adélaïde de France sur un divan, à l'orientale. Liotard par lui-même, barbu, peint en Turc.

*Rembrandt* : vieillard, mains croisées (des dernières années) ; résignation, peu de couleur (cf. celui de Leningrad).

Le champ de blé de *Ruysdaël* que j'aimai tant. Adoration de *Dürer*. *Rembrandt* par lui-même, insolent et mélancolique. Toque de velours, cheveux longs et frisés, un gorgerin brillant et un manteau attaché par une chaîne d'or.

*Breughel* : petite scène de campagne, beauté extraordinaire des arbres (chênes ?).

Adam, par *Cranach*. Portrait de Luther.

Les Niobides ne me plaisent pas plus que jadis. Merveilleuse terrasse du musée, d'où l'on voit la ville. Cette vue, on ne saurait s'en lasser.

Gino m'attendait à la sortie du musée. Nous allons dans un petit restaurant, où je sers d'interprète à un jeune Anglais voyageant à bicyclette ; il ne sait où aller coucher et veut dépenser peu ; rien de plus simple que de le conduire chez la Vieille... Nous allons ensuite en ville visiter calmement des églises ; je m'institue le guide de ce jeune Florentin. Nous voyons au Dôme le Michel-Ange, placé maintenant dans une chapelle bien éclairée. Puis nous montons au Campanile (ascension assez longue), d'où l'on embrasse la ville et ses collines, et surtout cette ahurissante coupole dont la perfection merveilleuse à chaque fois que je l'entrevois au tournant d'une rue me jetait dans le ravissement. Quelle arête, quelle brique rougeâtre soulignée de blanc, profilée tantôt sur le ciel bleu, tantôt sur la nuit... Nous allons aussi regarder les portes du Baptistère, et entrons voir la Madeleine et les mosaïques que je ne connaissais pas encore. De là, nous allons à Santa Maria Novella voir les Ghirlandajo et les Orcagna. (C'est un charmant enfant qui nous ouvre la chapelle. Jeune prêtre à qui une femme, dans une fiole, vient demander de l'eau bénite, ce qui intrigue le néophyte.) Plus tard, un tram nous conduit à San Miniato, façade exquise et intérieur inoubliable, tout fait de bois peint de couleurs gaies, rouge et vert. Je n'ai rien vu de plus gracieux et cependant austère, invitant au recueillement dans la joie. De là, nous allons, comme tous les

étrangers, voir tomber la nuit sur l'Arno. La qualité de la verdure, argent des oliviers, noirceur des cyprès, qui environne la place Michel-Ange, est étonnante. Nous descendons ensuite par des petits chemins pour regagner la ville. Enfin nous prenons le dîner ensemble et après quelques tours nous nous séparons.

Le lendemain matin, je commence par visiter la chapelle des Pazzi, qui est voisine de chez moi. J'y goûte un pur émerveillement. La sobriété et la grâce, jusqu'à la couleur des murs (ils sont vert foncé, souligné de rouge), les hauts-reliefs garnis de petites têtes d'anges, les lucarnes, la coupole, l'harmonie des colonnes, tout cela est d'un ensemble, d'une perfection dans le goût et la disposition, dont je n'avais encore aucune idée.

Je vais de là à la Casa Buonarroti ; *Combat des Centaures et des Lapites*, œuvre de jeunesse ; cf. sarcophages romains.

Michel-Ange met au second plan les croupes, ou jette à terre les centaures de manière à avoir les hommes nus bien en évidence. Dessins à la plume, dont l'un d'une ligne onduleuse et d'un trait ; c'est un nu ; dessiné à plein comme avec des empreintes digitales.

Puis je vais au palais Riccardi. Je n'avais pas trouvé moyen d'y entrer jadis, mais vraiment par tant d'images (et des cartes que jadis m'envoya Gide) je les connaissais bien, ces jolis pages de Gozzoli. Ils restent délicieux, heureux de vivre, élégants. Le garde appelle tout cela « la Cavalcade ». Tous ces jeunes visages, ces sourires et ces jolies cambrures sont à retenir. Quelle grâce dans le costume, quel air facile et mutin ! Ce sont tous fils de bonne maison. Laurent sur son cheval n'a pas plus de quatorze ans ; il avance au milieu de ses pages. J'aime fort aussi ce garçon enturbanné, c'est le duc Castrucci avec son léopard. Avant le déjeuner, j'ai le temps encore de voir la Laurenziana. Puis déjeuner avec Gino.

Quand la chaleur est tombée, nous allons en tram à la Chartreuse d'Ema. Il n'y a rien de beau dans ce monument ; mais le paysage qui l'entoure est splendide. Je me remplis les yeux de la Toscane. Ensuite, jusqu'à la nuit nous avançons dans la campagne. Des enfants merveilleux travaillent dans les champs. On voit mûrir les raisins ; tout me conquiert et me ravit. J'ai l'impression de poser fortement les pieds sur le sol d'Italie et d'y boire à sa source.

La présence de Gino me fait plaisir, embellit encore mon bonheur ; mais je me doute bien qu'il n'aime pas trop la marche et qu'il est peu sensible au paysage (qu'il n'a d'ailleurs jamais vu : il est d'une terrible ignorance en toute matière, comme beaucoup d'Italiens, hélas !).

Le lendemain matin, je me rends à l'Académie, où je revois les *Esclaves* inachevés qui m'ont toujours été chers. Je goûte aussi le *Fleuve*, ce torse étendu, de plâtre noirci, que modela Michel-Ange. Mais, c'est mal

de ma part, je ne prête pas assez d'attention aux salles de peinture où sont gardés les Lorenzo Monaco, etc., tous les pré-florentins. Et puis je suis agacé par un guide qui mystérieusement, un doigt sur les lèvres, m'ouvre une salle en réparation ; il m'y laisse entrer par la porte entrouverte ; or il n'y a là que des œuvres détestables du XVII<sup>e</sup>.

L'après-midi, après le rite du repos, je vais revoir — et avec quel bonheur — les Masaccio des Carmine ; puis nous entrons dans San Spirito, église spacieuse, œuvre de Brunelleschi, qui est une des plus belles que j'ai jamais vues. L'autel baroque, la quantité de lustres pendant aux voûtes n'arrivent pas à détruire cette sévère harmonie. Les derniers moments du jour, nous les passons au Boboli.

Je suis très poulain échappé ; la volupté calme de la sieste m'a plongé tous ces jours dans une douce extase qui me fait tout goûter avec joie, et m'amuser d'un rien.

Le jour suivant, pour en finir avec Brunelleschi je vais voir la sacristie de San Lorenzo ; de nouveau ma joie est parfaite ; l'imagination dans les formes, le parti merveilleux tiré de l'espace, tout me confond ; ici on sent la présence du génie, la volonté du créateur qui subordonne tous ses moyens à un idéal de beauté. (C'est dans cette sacristie que l'on conserve le buste du saint par Donatello.)

Je finis la matinée au Musée National, ce Bargello qui ces dernières années peupla souvent mes rêveries.

*Michel-Ange* : Brutus, admirable tête virile. Le David (non pas le grand bonhomme de l'Académie), on le fait tourner, on le sent se dégager du marbre comme les prisonniers, il est presque achevé, son geste du bras pour lancer la fronde cache un peu le visage. Ce garçon semble à la fois s'offrir et se refuser (souvent pareille expression chez Michel-Ange), pose abandonnée, chancelante... Bacchus avec un petit faune, derrière, qui mord des raisins. Ce Bacchus est un peu asiatique. (Ce qu'il y a d'arrondi dans Michel-Ange.)

*Donatello* : David, la plume du casque à terre qui lui balaie la cuisse. Le Saint Jean qui marche en lisant une bandelette. L'Amour dansant, la hardiesse des bras écartés, la beauté du ventre, il est déculotté (ses jambes sont couvertes de grègues).

David de *Verrocchio* : chemise collante, outre l'armure et les bandelettes, sous laquelle se lit la chair, les seins, toute la poitrine...

Un assez aimable jeune gardien me donne des explications sur des faïences. Ennuyeux Della Robbia. Beaux Jean Bologne. Fragments de Giotto.

Après le repos chez la vieille, j'écris dans mon journal des souvenirs de Sorrente.

Sur la fin du jour, l'auto de Berenson vient me prendre ; j'y trouve la princesse Ruspoli qui me met au courant des usages de la Consuma. C'est une propriété de montagne où Berenson passe l'été. Sa vie est toute réglée ; il travaille dès 6 heures du matin, et les hôtes de la maison, qui sont fréquents et nombreux, sont soumis à une sorte d'étiquette. Nous suivons le Val d'Arno puis peu à peu les cyprès deviennent rares ; nous nous élevons jusqu'à mille mètres, assez près de la Chartreuse de Val-lombrosa. Surprise de trouver des bois de hêtres. Vue splendide sur les Appenins, l'Alverne, etc. Voici Berenson sur le chemin, petit vieillard fort vif, sa secrétaire et Truelle, jadis rencontré à Rome (en ce moment au ministère).

Nous remontons à la maison et Berenson jusqu'à l'heure du dîner disparaît. On me laisse bientôt, car chacun vers sept heures a l'habitude de faire la sieste, puis de s'habiller pour le dîner. Avec Mlle Mariano, je fais quelques pas jusqu'à un belvédère. Le confort de ma chambre, pourtant rustique, est des plus raffinés ; tout est compris pour l'agrément des hôtes ; les moindres objets qui peuvent servir pour le travail sont prévus.

Le dîner sonne ; les femmes sont en robe longue, les hommes en smoking. Visiteur d'un jour, je me suis excusé de rester en veston. La chère est exquise et le dîner grandiose. C'est bientôt de la Russie qu'on parle — en y mêlant de violentes critiques contre le fascisme. Quand on se retrouve au salon, à moi seul — ou presque — je dois mener la conversation, racontant ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu à Moscou. Berenson aime les histoires ; il sait vous écouter, et vous encourager. Il n'est pas du tout question d'art ; mais toute la conversation est cependant dirigée vers la plus haute culture ; nous n'en traitons que légèrement. Dans cette maison et près de cet homme, j'ai eu l'impression d'être auprès d'un grand civilisé, d'une fleur ; toutes les joies de la vie, il semble que là-haut elles fussent réunies et vénérées, la liberté de l'esprit et du jugement placée au premier rang. La soirée se prolongea jusqu'à 11 heures. J'emportai dans ma chambre des lettres de Mérimée (avant le repas, j'avais lu dans Mardrus *Le Père au pet*, dont on avait fait la veille au salon une lecture publique).

Ma nuit fut agitée ; brusque changement ; altitude ; on faisait du feu. On me réveilla pour le bain, puis un exquis déjeuner me fut servi. Ensuite je me recouchai, voyant le temps maussade, puis pris la plume pour écrire des souvenirs sur Sorrente. Avant le déjeuner, je pus faire une promenade dans les bois avec Mlle Mariano, fort soucieuse de politique (très antifasciste), voulant savoir l'attitude de Gide, etc. Les preuves de la persécution de l'esprit qu'elle me donne sont émouvantes et rappellent fort une autre dictature, l'histoire de Mora (élections), le meurtre de Rosselli à

Bagnoles, etc. « Ce matin, me dit-elle, Berenson est bouleversé par le triomphe des journaux italiens qui vantent leur entrée dans Santander, ville affamée, assoiffée ; belle prise... Ce peuple est bas et n'aime que le bruit. Ah ! la victoire sans armes : c'est cela qui lui plaît. Il n'a jamais su conquérir, mais seulement annexer. C'est toute la politique de la maison de Savoie, la plus lâche et la plus rouée qu'on ait jamais vue. »

Après le déjeuner, avant la sieste, au jardin, Berenson, sans paraître se livrer profondément, parle avec familiarité. Position à la Goethe ; je veux dire que son esprit semble planer sur les deux continents ; le monde entier lui écrit ou vient le voir ; il est l'ami-oui de tous les hommes qui comptent ; depuis plus de cinquante ans il a connu toutes les gloires. Tout cela, la modération du ton qui n'exclut pas la chaleur, l'expérience, la vivacité (il lit tout en toutes les langues), ne va pas sans grandeur ; mais d'entretien vraiment intime avec lui, je n'en eus pas. Je n'ai rien à dire contre sa prévenance, sa gentillesse, l'honneur qu'il m'a fait de m'écouter..., mais j'eusse aimé davantage près de lui satisfaire ma curiosité.

Après la sieste, il y eut le thé, puis le départ, qui fut émouvant. Berenson me pria de lui écrire où je serais nommé ; il souhaita que ce ne soit pas dans l'Ouest de la France, qui lui paraît affreux et triste ; il souhaita que je sois en un endroit où il puisse me rencontrer (il passe six mois de l'année en voyage). Truelle et la princesse partaient aussi (après plusieurs semaines de séjour), et cela n'allait pas sans émotion. La voiture les laissa à la gare de Pontassiere et moi, elle me conduisit à Florence. Sans changer de valise, je fus droit à la gare prendre le train pour Sienne, où j'arrivai à la nuit.

Le lendemain matin, je vis le Palais Public ; admirable beffroi ; place en demi-cercle où se déroule le Palio. Ma joie fut immense de voir enfin la *Maesta* de Martini, ce poudroiement d'or et de bleu fondu que forment les anges (vision de grâce, de beauté suprême), et le fameux cavalier... Je vis encore les fresques très mal en point d'Ambrogio Lorenzetti, le *Bon* et le *Mauvais gouvernement*. Les Martini suffisent à ma matinée ; rarement j'ai vu des choses plus belles, d'un art plus pur et qui enchante davantage (déjà les fresques d'Assise m'avaient fait adorer Martini). L'après-midi, je fus au Dôme, dont l'intérieur est d'une richesse et d'une originalité surprenantes ; cependant nulle faute de goût. Devant la porte, je trouvai un curieux homme aux yeux bleus, l'air naïf, portant une courte barbe, l'habit de coutil gris fatigué, qui me demanda un renseignement. C'était un peintre français ; il désirait tout voir de Sienne ; une ferveur naïve le possédait. Je l'emmenai au Palais Public (ma deuxième visite à Martini me servit à mieux le retenir). Il n'avait jamais entendu parler de ce pein-

tre, mais il sut l'admirer. Il s'attacha d'une manière presque égale aux médiocres fresques des salles voisines ; il suffisait qu'une chose soit ancienne pour qu'il l'admirât, mais je m'aperçus ensuite à quel point cela était sincère, car ce garçon avait vraiment une vision de primitif. Il écrivait tout ce que je lui disais, et tout ce qu'il voyait, sur un album. Et puis il n'avait jamais fini de regarder ; il ne savait pas se défendre. Il voulut voir avant le soir plusieurs églises, dont la plupart étaient médiocres ; le besoin de visiter, d'emmagasiner, le tenaillait. Je passai seul la soirée, qui fut assez pluvieuse.

Le lendemain, je fus à l'Opera del Duomo longuement m'arrêter devant les Duccio ; ces petits panneaux sur bois d'une couleur chaude et atténuée, d'une composition, d'une intelligence dans les scènes de l'Évangile, m'emplirent de ravissement. C'était pour Duccio et Martini surtout que je venais à Sienne (je ne parle pas de l'architecture, du paysage, de la position étonnante de la ville sur ses trois collines et qui a si bien gardé son aspect du Moyen Âge). J'avais rencontré mon peintre (Model) à l'Opera, et nous fûmes déjeuner ensemble. L'après-midi fut consacrée à la librairie du Dôme par Pinturicchio ; c'est charmant sans doute par la couleur et la gentillesse des personnages, mais cela ne dépasse guère l'imagerie. De là, nous fûmes au musée qui présente une collection sublime de l'école siennoise. La joie de Model, sa ferveur devant ces maîtres souvent inconnus était bien émouvante. Je ne saurais redire la vivacité délicate de la couleur, le charme des Vierges, l'air parfois byzantin des compositions, je ne sais quoi de tellement étranger à Florence et d'un charme si profond. Je revois une Vierge de Sassetta qui porte un Enfant, chose rare, d'un admirable modelé ; je revois un Giovanni de Paolo qui sut asseoir la Vierge au milieu d'un merveilleux paysage siennois (le premier de l'école, dit-on). La Déposition d'Ambrogio Lorenzetti est belle, sans déclamation, assez proche de Giotto. (Je ne pense pas, comme Berenson, que celle de Pietro à Assise ne soit que déclamation.) Pour finir la journée, je fus encore avec Model voir des églises. Ce qui me plaisait, c'était d'aller de l'une à l'autre, de parcourir les rues, de goûter la beauté de la ville, de ses tours, de son beffroi, de ses palais, de sa cathédrale... Nous avons ainsi le loisir de prendre des points de vue divers sur cet amas de merveilles dont l'unité de forme et de couleur (vieux toits de tuile) est si grande. Découvrant tout à coup le beffroi du haut d'une terrasse, je me lançai malgré moi dans une phrase lyrique — il me semblait que c'était l'intelligence même qui s'exprimait dans ces pierres — qui me fit regarder avec admiration et stupeur par Model... Comme il allait rentrer en France par le Midi, je lui indiquai ce qu'il faut voir en chemin ; il écrivit tout avec religion. Cette soirée, je la passai avec Domenc, jeune

architecte de la Villa Médicis qui était pensionnaire à mon hôtel et dont je fis la connaissance ; la conversation ne fut pas sans charme.

Le lendemain matin, pluie ; je fus boire un ice-cream soda, puis au café avançai un peu mon journal. Le temps par bonheur s'était remis quand une auto nous conduisit, Domenc et moi, à Monte Olivetto.

Il faut louer les environs de Sienne (les vignes mariées aux ormeaux) et plus encore l'opulente austérité de Monte Olivetto. C'est un endroit où il faudrait passer quelques jours pour aimer à l'aise les cyprès, les pins, l'horizon et les bois d'oliviers. Toutes les fenêtres du couvent, qui vaut surtout par sa situation, donnent sur une vallée immense, admirable. Ce que nous venions voir, c'étaient le cloître et ses fresques. Certaines sont de Sodoma, d'autres de ses élèves. Rien de comparable au *Mariage d'Alexandre* ; on douterait même parfois que Sodoma connût l'art de la fresque... De plus, il imite souvent et gauchement Signorelli, dont l'œuvre dans ce cloître resta inachevée. Mais les quelques fresques de ce dernier valent bien le voyage ; elles complètent admirablement Orvieto ; on y retrouve la patte du lion (elles sont un peu antérieures). Point de nudités dans ces scènes de la vie de saint Benoît, mais des pages, des guerriers si fièrement campés, si actifs et parfois si féroces qu'on en est enflammé. Et quels admirables vieillards, quels moines aux visages de brique finement burinés, profondément creusés ! Les voûtes blanches sont lumineuses, dorées ; leurs plis d'un dessin implacable. Nous eûmes ensuite le plaisir de causer longuement avec le Père économe, bénédictin français qui nous fit d'édifiantes révélations sur le régime : arrestations, misère, délation, ennuis faits à l'Église.

La soirée, je la passai encore avec Domenc. Le lendemain, je quittai Sienne pour San Gimignano. Quel dommage d'avoir joui seul de ce surprenant paysage ; au milieu de la plus riche nature d'oliviers et de cyprès se dresse, antique, la ville, hérissée de neuf tours ; elles sont sans art, toutes carrées, mais d'une vigueur projetée sur le ciel... Les gens ici ne font que passer quelques heures, aussi l'hôtel, la Cisterna, n'exploite point ceux qui veulent s'arrêter ; la vue de la terrasse où l'on dîne est merveilleuse. Quel plaisir j'eus à errer, à regarder la vie de ce bourg où certes les gens ne sont pas riches. En passant, je pus sourire plusieurs fois à un tailleur qui travaillait sur le pas d'une porte.

Après la sieste, j'allai voir les Ghirlandajo du Dôme (femmes dans un intérieur, assez remarquables) et les Gozzoli qui relatent la vie de saint Augustin. Quand il trouve moyen de nicher quelque part un jeune homme, ce peintre est toujours exquis — et aussi quand la scène se prête à quelque luxe. Sans doute n'est-ce pas un grand homme, mais il a le don de me plaire. Je fis ensuite le tour des remparts ; j'étais heureux, (sus-

pendu), je regardais chaque chose avec curiosité...

Quand le soleil s'est couché, je vais chez le coiffeur de la place. On me prend pour un Italien (de même à l'hôtel à Sienne). Le patron m'entonne une petite louange du Duce ; comme je ne réponds pas, il change de sujet. Je donne un pourboire à chacun des deux petits aides qui en sont joyeux.

Le soir, après une promenade amusante dans le jardin public à l'entrée de la ville, je fais une conversation devant le dôme, sous une loge où l'on joue parfois des opéras. Ce sont quatre jeunes ouvriers de seize ans que j'ai rencontrés. Bientôt, en face de nous et sous la loge viennent s'asseoir des filles coquettes qui doivent être jalouses... J'aurai un bon souvenir des gens de la petite ville, non point de leur beauté peut-être, mais de leur aménité, de leur manque de vice. Peut-être les Italiens qui ne sont pas perdus par le touriste sont-ils tous aussi braves.

Je quittai le lendemain matin San Gimignano en jetant un dernier regard émerveillé. À midi, j'étais à Florence. J'allai à la Pitti.

Portrait de *Vélasquez* (un cavalier).

*Véronèse* : homme à fourrure poivre et sel.

*Rubens* : Ulysse à l'île des Phéaciens. Paysage plus beau que nature ; on pense à Goethe. Retour des paysans.

*Sodoma* : saint Sébastien.

*Titien* : homme en grenat, plumes vertes.

*Rubens* : les conséquences de la guerre : massacres, femmes explorées, œuvre soulevée d'horreur. Portrait de Rubens avec trois hommes (son frère et deux philosophes), admirables visages, sobriété.

Saint Jean Baptiste par *Del Sarto*. Plusieurs portraits de *Raphaël*, le Comte Valdemar Cristiano par *Sustermans*, charmant jeune garçon.

Sorti du musée, je fis un tour dans Boboli, puis je fus pris d'un grand désir d'achats ; les magasins de Florence, maroquiniers, chemisiers, sont extraordinaires. Larbaud les a décrits. J'achetai des boîtes de cuir, une cravate anglaise, un Borsalino, etc. J'allai le soir aux Cascine. Ces nuits d'aventure et de surprise ont pour moi quelque chose de féérique. Mais je blâme le manque de lumière ; il y a foule et il fait nuit noire ; si je savais mieux l'italien, à l'oreille je pourrais juger les gens.

Le lendemain, matinée inoubliable au Musée archéologique ; beauté de certains granits roses égyptiens ; de mes plus grandes émotions statuaires ; œuvres étrusques ; tombeaux ; surtout petits bronzes d'une ingéniosité, d'un raffinement, d'un imprévu dans les poses, d'une sensualité dont je ne me lasse pas. J'allai enfin revoir l'Idolino qui m'avait tant ému jadis ; je le trouvai encore plus beau (ainsi que d'autres bronzes qui l'entourent). Un jeune et beau gardien le faisait tourner pour les visiteurs ;

on peut ainsi se griser de cette perfection *ad unguem*...

Je restai seul enfin dans la salle, perdu dans ma contemplation et parlant à l'idole comme à un ami cher et cependant inaccessible. Je montai voir les vases, dont plusieurs, par la légèreté du dessin, les bonds des danseurs, le lyrisme des attitudes, me plongèrent dans la joie, puis on m'ouvrit les salles où sont conservées les copies des fresques d'Orvieto, Chiusi, Tarquinia. Beaucoup de joie et de surprise à voir la vitalité de cette race affirmée jusque dans la mort, son sens décoratif, sa terreur de mourir, sans doute, et aussi son amour des plaisirs. Beauté des lutteurs, des chevaux, des esclaves, des cavaliers, j'étais ravi. Je retournai voir encore les petits bronzes (et la Chimère, le Harangueur) qui m'avaient tant séduit ; enfin je fus devant l'Idolino dont la salle est un peu isolée.

Le lendemain, je fus deux longues heures aux Offices, je déjeunai tard puis allai à Fiesole ; je m'arrêtai au couvent de saint Dominique ; j'y vis un Angelico, un Castagno, un Christ de Donatello. Un jeune père me faisait visiter. De là, je fus à la Badia Fiesolana, qui fut bâtie par Brunelleschi ; elle sert d'église à un collège de garçons dont je vis quelques-uns dans le cloître et le jardin — fort beaux — qui faisaient partie d'un cours de vacances. Dans Fiesole même, je ne visitai rien, mais rôdai, heureux du paysage. Enfin je montai à la terrasse dominant la ville, d'où l'on embrasse Florence et le Val d'Arno. Je fus là jusqu'à la chute du jour ; mais il faisait gris.

Le soir qui était samedi, je fus à la place Michel-Ange. Je descendis à pied la via dei Colli, me perdis dans une impasse ; comme je marchais assez vite, énervé, une jeune fille (quelque obsédée) s'affole, se met à courir, arrive chez elle en criant...

Le jour suivant, le matin, je vais à l'Opera del Duomo, revoir les Angelico et les Castagna.

... Je m'enivrais des rues et des quais. J'étais à mon dernier jour. C'était dimanche. J'arrivai à San Spirito dont la place était toute tendue en l'honneur d'une procession ; l'église se remplissait ; on allumait des cierges sous des voûtes splendides ; alors je compris que ces lustres, qui m'avaient choqué, quand ils sont allumés ne font qu'embellir encore cette architecture. La procession passa, orphéon, enfants déguisés en anges, tiers-ordre, etc. Dans l'église, les gens attendaient comme au spectacle ; plus une place assise ; on passait faisant la quête : je ne vis pas donner un sou...

Le dernier matin, je fis quelques courses et revis quelques monuments.

Je ne veux pas de regret, à quoi bon, le voyage a été si beau...

Pour Gide, le séjour à Sorrente, grâce à nos aventures surprenantes,

sera inoubliable. Je m'étonnais que, dans une vie si longue et tant de voyages, il n'ait pas eu plus de chance : « Je n'ai jamais pu, me dit-il, manger mon pain en tartines ; tantôt un gros morceau de beurre, tout à la fois, puis après le pain sec. »

Chacun est responsable un peu de ce qui lui arrive ; j'ai observé que Gide, après une belle aventure, est aussitôt pris du désir de travailler — donc de courir s'enfermer à Cuverville.

*Pontigny, 29 septembre.*

(Décade du 20 au 30 : *Rôle social de l'art dans les périodes de trouble mental et de désespoir.*)

Je montrais à Sachs, il y a quelques semaines, mes notes sur la Volga et mon Sermon. Il se permit d'être enthousiaste (des notes surtout).

« J'ai l'occasion, disait-il, de lire des centaines de manuscrits..., eh ! bien, je ne vois pas un seul jeune qui ait vos dons... Dès à présent votre style est mûr, vous êtes maître de votre forme... et vous avez quelque chose à dire... Laissez-vous aller simplement. Mais vous préférez attendre je ne sais quoi ; il faut se jeter dans la lice. Vous vous croyez modeste, mais vous souffrez d'un faux orgueil... Il y a dans votre art quelque chose de *dressé*, de dynamique, dont l'époque a besoin, et qui vous est naturel. Et puis, en peu de mots vous savez évoquer la beauté. Vraiment, vous êtes fait pour travailler dans le beau, dans la grandeur.

» C'est pour cela que votre "Sermon", quelque réussi qu'il soit, ne saurait me plaire vraiment ; vous jouez par la bande. Cette critique du plaisir que vous faites, vous y mettez de l'ironie... mais on sent que vous seriez bien plus à l'aise à chanter directement la joie et le bonheur. Dès à présent vous pourriez nous donner une œuvre enthousiaste chantant la chair. Car vous avez un sens très particulier de ses mystères, avec le don de les suggérer. »

(Je me débattis contre ces louanges, et ne sais trop qu'en penser. Mais les protestations de sincérité ne manquaient pas. Sachs rit bien quand je lui dis que je venais à Pontigny pour *m'éprouver*, pour voir ce que je rends sur le public... Et pendant...)

*Chambourcy, le 14 octobre.*

*Pontigny*, il y a trois ans, m'avait fait une grande impression ; mal au courant de bien des choses, je ne comprenais guère les entretiens ; les orateurs me paraissaient des puits de science. J'imaginai qu'il fallait au moins du génie pour oser ouvrir la bouche dans le salon. Et puis les repas, nombreux, un peu solennels, me gênaient. Je me sentais bien jeune.

Cette année, retournant là-bas, je trouve dans le train Mme Dubois.

« Ah ! vous retournez à Pontigny, me dit-elle ; vous allez donc parler. Vous m'aviez dit que vous ne reviendriez pas avant de pouvoir le faire... — Je ne viens que par raccroc, pour retrouver Gide et Martin du Gard, et aussi pour introduire Fernand Gabilanez... »

Cependant, bien que décidé à ne rien dire (horrifié à cette pensée, toujours la modestie), je pris la parole deux fois pour exposer la situation des intellectuels en Italie et en Russie. Le thème de la décade était : Rôle social de l'art dans les époques de trouble mental et de désespoir. Je pris sur moi de parler ; il me semblait que c'était un devoir... Je m'en tirai sans trop de peine. J'avais oublié que j'ai déjà plusieurs années d'enseignement derrière moi... Et puis, j'étais plein de mon sujet.

Je pus parler presque sans préparation (à peine quelques mots jetés sur un carnet). On m'écouta. Gide me dit, le dernier jour : « Au début j'étais inquiet, mais dès les premiers mots je fus rassuré. » (Mon défaut, cependant, fut un débit saccadé ; cela venait du manque de préparation ; j'enchaînai mal. Mais j'éprouvais de la volupté à sentir dans mon esprit des idées claires se présenter tour à tour et s'expliquer vivantes. Martin du Gard loua ma précision ; Gabilanez, la vie de mon exposé (ceci au sujet de l'Italie). Quand je parlai de la Russie, plus à l'aise peut-être, j'évoquai davantage de souvenirs personnels, et j'émus. L'histoire du vieillard que je contai pour finir toucha l'auditoire ; je calculais mes moyens (qui étaient les plus simples) et je les voyais réussir. Beaucoup me louèrent. Martin du Gard me dit : « Vous avez inauguré un genre à Pontigny : le parfait reportage. C'est ce qu'un jeune homme peut faire de mieux : apporter sa déposition de témoin. » (Certes, j'avais banni les doctrines.)

À coup sûr j'étais à l'aise, parmi les cinquante personnes de la décade, mais sauvage tout de même. J'éprouvais souvent le besoin de me taire ou de m'isoler. Je dus passer pour fier ; moi qui aime tant les belles conversations, d'en sentir tant qui fussent possibles me rejetait plutôt dans le silence. (De même, dans certains pays, l'abondance des êtres séductibles me jette dans l'austérité.)

Ce que j'étais, au fond, venu chercher à Pontigny, c'était de la confiance en moi-même. (Schlumberger n'y était pas, mais je pus le voir ensuite à Paris.). De la confiance, on m'en donna. Conversations nombreuses avec Martin du Gard ; il me raconte son séjour en Italie, patrie de son cœur, qu'il vient de découvrir ; parlant d'amour, je m'aperçois que pour bien des choses je suis plus près de lui que de Gide (le meilleur moment, dit-il, c'est après ; Gide, au contraire, éprouve le besoin de fuir...). Jamais personne à Rome ne lui demanda d'argent ; au contraire, on lui fit des cadeaux.

Je lui montrai mes petits écrits. Il les jugea bons ; n'y fit aucune critique, « mais, disait-il, si c'est là le travail d'une année, c'est peu. Je m'inquiète de vous voir si timoré, car vous avez vraiment à dire ; lancez-vous, que diable ! Vous voulez faire trop bien du premier coup. Si je ne vous connaissais pas de chaleur intérieure, je vous prêcherais l'économie, mais vous n'avez pas seulement un petit filet comme S., dont il tire d'ailleurs un parti extraordinaire ; il faut vous abandonner.

— Je ne m'abandonne que trop.

— Il est vrai que vous êtes un des jeunes de ma connaissance qui se réalise le mieux, et je pourrais me demander si cette absence de frein n'est pas nuisible au travail. De même, votre habitude de noter au plus vite les choses dans votre carnet fait que rien en vous ne se repose. On ne peut se transformer. Le journal que tient Gide, si intéressant qu'il soit, nuit à sa veine créatrice.

— Mais qui dit que je puisse créer ?

— Vous le pourriez, je crois ; j'en juge à votre conversation ; vous savez suggérer une atmosphère, camper des personnages ; ce que vous dites est si vivant... Vous devriez donc travailler dans le sens du portrait, du récit. Je ne parle pas encore de roman. »

J'eus le plaisir, un jour après le déjeuner, sous la charmille, de lui lire ainsi qu'à Gide nos aventures de Sorrente. On m'écouta. Martin était frappé du frémissement de ces notes. On ne sait pas si c'est grâce au sujet ou par la manière. Sans doute grâce aux deux. Gide ne disait rien (il fit seulement quelques critiques de détail), mais il écoutait avec recueillement et je vis qu'ensuite ces souvenirs ravivés le poursuivaient. Le soir, quand il quittait le salon, je le raccompagnais dans la nuit jusqu'à « l'école » où il habitait. Sa chambre, ornée d'un balcon, donnait sur la route. Quand j'y passais à bicyclette par escalade, j'allais lui dire bonjour.

Voici huit ans qu'il n'était pas revenu à Pontigny ; Desjardins était tout rajeuni par ce retour, et Gide, se sentant dans un milieu chaleureux, était tout épanoui (il eut cependant une crise de mélancolie, sentant tout le bien-être qu'il avait rapporté d'Italie se fondre ; je le remontai de mon mieux ; la connaissance d'enfants lui fit du bien). Les jeunes filles de la décade se plaignaient d'être délaissées par les jeunes gens, tout accaparés par Gide, disaient-elles. Il est vrai que sur tout le monde il exerçait son charme, et qui n'allait pas sans respect (sans crainte aussi). Je servis plusieurs fois de truchement, entre autres pour obtenir qu'il fit des lectures le soir.

Gabilanez plut beaucoup à Martin (il trouve que son esprit merveilleusement réglé paraît marcher sous une cloche de verre) ; à la jeunesse, au contraire il parut froid. Le mouvement naturel de Gabilanez n'est pas

d'aimer, aussi ne peut-il pas rencontrer à chaque pas des amis. J'eus la surprise là-bas de revoir Letellier ; excellent cœur (avec moi), paon terrible. Sa vie me paraît toute en façade ; il vit pour la galerie et s'afflige de plus en plus d'une incontinence verbale qui frise l'indiscrétion, d'aucuns diraient la mythomanie. [...] Je m'ouvris à lui de l'inquiétude que j'avais sur sa dissipation d'esprit. Il m'apparut qu'il ne s'en doutait même pas (il convint cependant qu'il travaillait de moins en moins et que depuis un an l'idée de suicide ne lui paraissait point monstrueuse). Quant à ses fréquentations mondaines, il me dit qu'elles l'empêchaient du moins de voir une société de bas étage qui l'attire plus — mais dont il a peur. Il tombait presque des nues quand je lui exprimais mes craintes ; il avouait n'avoir pas l'habitude de s'interroger, de se contrôler. Comme je précisais mes critiques, les arguments par lesquels il me répondait m'enfonçaient dans mon blâme ; tout n'était là que vanité et sourde angoisse qui ne veut pas s'avouer à soi-même. Je doute que mes paroles puissent l'arrêter sur sa pente ; mais je ne crois pas non plus que mon avertissement ait pu sérieusement le troubler dans son mensonge s'il est pour lui vital.

Jean Grenier vint deux jours. Il est mon ami — et cependant je ne l'avais vu qu'une seule fois, en 1930 (je lui avais écrit à la suite d'un hommage à Mistral). Depuis, nous nous étions envoyé quelques lettres.

Le secrétaire de l'Abbaye <sup>1</sup>, nommé Gilbert, sympathique (l'air un peu défroqué), lisait les lignes de la main. Il fut frappé de la largeur de la paume (bien assis dans la vie), de l'indépendance (l'auriculaire écarté), de l'absence des influences subies ; les coussinets à l'extrémité des doigts sont, paraît-il, bon signe. Impossible que Gilbert me trouve un défaut. Très bonne irrigation, chaleur. Tendance à se satisfaire au jour le jour d'une vie intense qui serait une création.

Ces révélations, il me les faisait au début de mon séjour. Vers la fin, comme je le connaissais un peu mieux, je lui fis lire *La Volga*. Il en fut heureux. « Cela confirme ce que j'avais senti le premier jour dans vos mains brûlantes ; je croyais tenir un oiseau... Ensuite, je dois l'avouer, mon jugement se démentait. Vous me paraissiez hautain, il faut dire même que vous avez l'air "vache". C'est peut-être l'amitié de Gide qui le rend fier, pensais-je. Mais maintenant je comprends tout, ma première impression était la bonne, vous vivez pour aimer, et vous aimez comme l'eau coule ou comme le soleil chauffe. Je vous aime bien d'être ainsi. »

Mais cet aspect sévère, pourquoi ? est-ce un moyen de défense ?

---

1. Retrouvé en 39 à Pontigny, et à Marrakech en 1968. [Note de R. L., au crayon.]

Visite à Adrienne Monnier. Je ne l'avais pas vue depuis des années, mais nous causons comme jadis. Je parle naturellement de Moscou ; de même à Paulhan, que je vois à la NRF. Je retrouve chez lui Henri Michaux (après douze ans) ; beau visage émacié, il a perdu son air d'ironie ; paraît fort sous son air frêle. Je vois Étienne et son amie... c'est un ménage d'écrivains ; chacun entretient Paulhan de son inspiration.

19 octobre.

Visite à Schlumberger. C'est un guide à conserver. Il me signale plusieurs fautes de langue dans les pages que je lui soumets. Il m'encourage franchement.

Soirée avec Gide. Je l'emmène voir un documentaire sur les scouts, puis, entrés par hasard au Palais Berlitz, nous y faisons une rencontre surprenante.

Revu plusieurs fois « L'Art français » ; j'ai besoin de revoir, comme de relire, pour comprendre (Stendhal avoue la même chose). Plusieurs visites à l'exposition. Quitté Paris pour un préceptorat à Chambourcy (à 20 km). Je vais passer le week-end à la maison comme un collégien. Conduit à l'exposition le jeune frère de Jean Queneau que Gide me confie. Longue après-midi avec Josette Chaumetton. Le soir, je retrouve au Palais Berlitz notre phénomène que je ramène à Gide. (Il avait promis de donner de ses nouvelles... mais rien n'était venu.)

Je passerai l'année avec mon petit élève (l'hiver en Suisse), ou je serai nommé d'ici quelques semaines à Bucarest.

Changer chaque année d'occupation, de milieu (et si possible de pays), voilà, me semble-t-il, le moyen de rester jeune. « Vous ne regrettez jamais rien ? me demandait Mme Bussy. Il n'y a pas un pays où vous voudriez rester, et vous n'avez jamais le mal du pays ? » Vraiment point. Je me trouve bien partout (je n'ai pas envie de changer toujours comme Gide). Cependant, je ne suis jamais très content de rentrer en France...

Je suis enfin capable d'écrire au courant de la plume (il y eut jadis un moment où je faisais un brouillon pour mon journal). Mais je n'écris bien et volontiers qu'en ayant quelque chose à dire (aventure, voyage...), alors les mots me viennent, je suis entraîné par le rythme. Je dois donc me persuader que pour faire de la littérature il me faut soigner mes préparations. Porter et méditer...

23 octobre.

Cette semaine, relu le *Journal* d'Amiel en l'annotant. Je voudrais, pour la Sorbonne, faire une étude sur lui (ainsi que sur Maine de Biran). Que je me trouve heureux, équilibré, épanoui, près de ce craintif Amiel.

Sa lecture qui m'attriste m'est aussi un réconfort, un excellent moyen de juger ma vie et de voir clair... À vrai dire, il est rare d'avoir un tel témoignage intime sur une vie ; le seul malheur, c'est que le témoin ne vivait pas.

Ce matin, Baüer, dans sa chronique du *Figaro*, après avoir parlé de Stendhal, le flâneur, montre Gide qu'il vit dernièrement dans un café parlant sans lever les yeux à un de ses « disciples <sup>1</sup> ». « Quel piètre observateur, dit Baüer, cet homme est tout à ses pensées, il ne sort pas de lui-même et ignore le monde. (Pas étonnant qu'il se soit trompé sur la Russie...) »

J'ai pris la plume pour écrire à Baüer... puis c'est finalement à Gide que j'ai écrit.

« Pour la Russie, tous ceux qui la connaissent admirent ce que vous avez vu en deux mois — et comme la sensation directe vous a ramené de loin.

» Surtout, au jour le jour, depuis tant d'années, j'ai eu trop d'occasions de constater comme vous savez regarder, comme aussi il vous suffit d'un instant pour tout voir ou découvrir un détail caché, et comme, ce qui m'étonne le plus, les mots vous viennent en même temps que la perception (ce que vous appelez : dessiner sur place). L'intérêt des notes que j'ai sur nos diverses rencontres, c'est justement qu'on vous y voit vivre (et pas du tout les yeux baissés). »

8 novembre.

Michel pour un jour à Paris.

Son journal qu'il me montre est bien remarquable. Un vaste amour des hommes s'en dégage, et une fine sensibilité aux détails que révèlent les âmes. Presque tout est lamentable dans ce qu'il note au jour le jour : bassesse chez les chefs, veulerie des soldats. Tous ces gens se fuient eux-mêmes et passent à côté de la vie. (Mais justement ce journal donne une intense impression de vie.) Le propos d'abrutir les hommes, qui manifestement se dégage des ordres donnés par les chefs et de leurs paroles souvent habilement surprises, n'est pas loin de réussir : le temps, qui collabore à ce journal, montre peu à peu les soldats s'enliser et perdre irrémédiablement leur jeunesse. Rien ne mûrit en eux, mais tout s'atrophie ou se durcit. Certains obscurément s'en aperçoivent et souffrent sans savoir pourquoi... Ces pages, où tout est centré (le gâchis dans les âmes, l'attention de l'auteur qui les aime et veut les sauver), sans déclamation, atteignent au tragique, à la férocité et au cocasse, aussi. Et puis l'amour qui

---

1. Claude Mauriac et Jean Davray. [Note de R. L., au crayon.]

est exprimé là, pour être véhément et pur, je veux dire que sa résonance ne saurait être suspecte. Tout est là direct et cordial. Absolument publiable. Souvent hardi dans les remarques (sur le sexuel, entre autres), mais sans complicité, sans complaisance.

Si ce projet d'aller à Bucarest (espoir dont je me nourris, mais nulle réponse n'arrive) échoue, que deviendrai-je ? Là-bas ce serait la fortune, et une œuvre à laquelle je pourrais me donner (l'Institut Français). Ici, où du moins je me sauve d'une existence médiocre, nul éclat personnel ; ni conversations ni aventures ; des livres, quelque peu..., mais point d'élan. Ni solitude vraie, ni compagnie réelle, un temps tout fragmenté, ni climat ni atmosphère qui m'invite au travail. Je pense au plus préparer un diplôme de Sorbonne, lire ou relire (ce carnet est à sec)... À ne rien tenter pour le moment j'ai l'excuse de l'indécision, de l'espoir vague de partir...

Le premier mois de Moscou dans la neige, quelle activité ! J'écrivais et sur plusieurs registres, tout ébranlé par le climat. Et mes semaines d'Italie, cet été, je vivais royalement. Cette année fut fertile en longs moments éclatants qui ne cherchent qu'à revivre. À Chambourcy, je m'endors. Le sommeil qui parfois me terrasse dans la journée est, je crois, une manière de fuir l'ennui, de distraire l'attente. Je suis souvent assez las, précisément de mon inutilité, de mon attente.

12 novembre.

À Paris pour le 11 novembre. Jacques fait des progrès en français ; il se lance dans la littérature. Ses devoirs deviennent bons ; il a plaisir à lire haut ses phrases.

Déjeuné avec Gide et Catherine. Gide prépare une anthologie des poètes français pour la Pléiade. Nous parlons donc de poésie et citons des vers... Ensuite nous allons à « L'Art français » (moi pour la cinquième fois). Voyons les premières salles, des Primitifs à Poussin. Beaucoup de monde. Gide est repéré ; on nous suit. Nous nous arrêtons aux Fouquet (l'Étienne Chevalier, la Vierge d'Anvers, la Pietà de Nouans) ; Catherine qui aime l'Histoire regarde les Clouet ; elle collectionne les portraits des grands hommes ; je lui promets des photographies.

Regardons longuement le *Tancrede et Herminie* (de l'Ermitage) et *Le Règne de Flore*, dont Gide explique la symbolique : chaque héros se transforme en fleur (Narcisse en narcisse, Adonis en adonite, etc.). *L'Inspiration d'Anacréon*, qui vient de Hanovre (?), je n'avais pas su voir à quel point elle est faite pour Gide. C'est un tableau de piété païenne, disait-il ; un jeune Bacchus (ou Apollon) nu et assis verse dans les lèvres d'un jeune homme agenouillé, drapé d'une robe rosée, un philtre d'or. Le poète dans une sorte d'extase tient les mains ouvertes.

Nous allons ensuite voir les Van Gogh. Paul B. nous rejoint. (Ren-

contre avec Domenc, avec qui je m'étais trouvé à Sienne.) Nous restons longtemps à regarder un torse antique exposé sous une lumière frissante. La chair en semble vivante et tremble. La lumière portant sur le sein, surtout, est bleue ; elle se prolonge de ce pôle sur tout le ventre, le caressant, l'ombrant.

Le soir, la radio annonce que *Martin du Gard reçoit le prix Nobel*. Aussitôt j'envoie une dépêche signée de Michel et de moi. Toute la soirée, et tard dans la nuit, je pense à ce modeste ami tout à coup jeté dans la gloire. Personne à Rome n'a su (je m'en suis assuré) qu'il y avait fait deux séjours cette année. Il est vrai qu'il habitait une chambre meublée et prenait ses repas dans des bars automatiques. (Il vivait pour dix ou quinze lires par jour.) À Pontigny, il me questionnait sur Fès, sur la maison de Si Haddou. (C'est moi qui déjà l'avais aiguillé sur Rome, il aimait là-bas à s'enfermer dans les cinémas, et à vivre parmi le peuple.) Jamais, me disait-il, il n'a été heureux comme à Rome. Mes renseignements sur le Maroc l'y attireront sans doute.

Ce matin, les journaux sont bien embarrassés. Nulle part on n'a de photos du laréat. Voici un homme qui jamais n'a cédé à la réclame. On ne sait rien sur lui. (Toute sa théorie tend à l'hypocrisie et il pousse à l'extrême le souci de se voiler... ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, les langues d'aller leur train.) Il passe en général inaperçu ; il n'aime pas sortir avec Gide, car on est aussitôt remarqué. Il aime observer, fureter... C'est un inlassable voyeur. Gabilanez était frappé de la bonté de Martin du Gard. C'est en effet ce que je remarquai à notre première rencontre il y a six ans : un regard rayonnant de bienveillance et de chaleur. Aucune conversation n'est plus savoureuse ni plus nourrissante que la sienne. Il n'a rien d'un « intellectuel » ni d'un théoricien ; tout ce qu'il dit vient d'expérience ; rien n'est abstrait en lui, tout palpite de vie.

L'étrange, c'est sa timidité (ou sa sauvagerie). Il est attiré par les jeunes, et il en a peur. Il faut aller à lui pour recevoir le trésor de ses conseils, de son affection. Touché de voir qu'on attend quelque chose de lui, c'est alors qu'il se répand. Il sait vous écouter ; près de lui on a l'impression d'être classé à son rang dans l'échelle humaine.

(La fin de ce Carnet XXIII dans le prochain numéro.)